

serrer le ventre avec une ceinture de cuir. Dans la saison du travail, c'étaient d'incroyables fatigues; il fallait soumettre le corps à des contorsions violentes, se couvrir de sueur et se priver de sommeil. L'ouvrier chargé du tissage, assis sur un escabeau élevé, devait lancer ses jambes à droite et à gauche pour donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigeait le brochage ou le façonnage de l'étoffe. Un ou plusieurs ouvriers étaient encore nécessaires pour mettre les cordes et les pédales en mouvement. On y employait généralement des enfans et surtout de jeunes filles, appelées *tireuses de lacs*. Celles-ci ne pouvaient conduire le métier qu'en gardant, pendant des journées entières, des attitudes forcées qui déformaient la taille, arrêtaient la croissance, et souvent même abrégeaient la vie. La santé des enfans et la moralité des parens se perdaient tout à-la-fois dans ces épreuves d'une industrie arriérée.

Tout est changé maintenant à Lyon, et la condition des ouvriers comme les procédés de l'industrie. Le travail ne les fait pas toujours vivre, mais du moins il ne les tue pas. Cette race de Crétins est devenue une population virile. Dans les salles d'asile, dans les écoles, dans les ateliers, c'est une nuée d'enfans gais et joufflus, avec les vives couleurs de leur âge; les hommes faits ne sont pas encore très-robustes, mais ils paraissent communément sains et dispos. Quand la foule des ouvriers va chômer le dimanche, dans les guinguettes des Brotteaux, il est facile de reconnaître les progrès de l'aisance et de la population. Insensiblement ils dépouillent cette mélancolie timide qui était le caractère de leur profession, et une sorte de hardiesse belliqueuse passe dans leur rang. Deux révoltes successives ne l'ont que trop prouvé.

Cette révolution dans le sort des ouvriers, encore mêlée de bien et de mal, mais qui leur ouvre de nouvelles voies, c'est au génie d'un simple ouvrier que nous la devons.

L'auteur de ce progrès, JOSEPH-MARIE JACQUARD, naquit à Lyon, le 7 juillet 1752. Son père, Jean-Charles Jacquard, était maître ouvrier en étoffes d'or, d'argent et de soie; sa mère, Antoinette Rive, liseuse de dessins, autre branche de la même industrie; son aïeul, Isaac-Charles Jacquard, était tailleur de pierres à Couzon. Cette humble généalogie vaut bien un titre de noblesse: elle montre d'où partit Jacquard pour s'élever, sans autre secours que la persévérance de son caractère, au rang des bienfaiteurs de son pays.

La vie de Jacquard fut pénible et agitée. Ses premières années s'étaient passées dans l'atelier d'un relieur de livres; mais un secret pressentiment de sa destinée, qui le tourmentait déjà, empêchait qu'il ne se fixât dans ces régions inférieures du travail. Contre l'usage des familles lyonnaises, ce jeune homme, fils d'un maître ouvrier, n'avait pas voulu prendre le métier de son père; la profession de relieur ne l'arrêta pas davantage. Plus tard, on le retrouve marié et dirigeant une petite fabrique de chapeaux de paille, dans une maison que ses parens lui avaient laissée. Cette maison fut brûlée, dans le siège de Lyon, en 1793; et quand les